

## Chaliapine au Soviet

Dans les théâtres russes de la Révolution, les soirées les plus intéressantes n'étaient peut-être pas celles où l'on voyait évoluer sur la scène les personnages des grands dramaturges. La vie d'un pays en révolution est par elle-même un drame si passionnant que les aspects les plus quotidiens de la vie publique y expriment avec intensité d'immenses changements. Commodes pour les grandes Assemblées populaires, les théâtres ont vu, au cours des années révolutionnaires, bien des foules ardentes ou graves s'y rassembler pour écouter les leaders, pour les acclamer, pour voter à mains levées des guerres ou des exécutions en masses — la terreur —, pour fêter des victoires. La cité publique avait son forum où les citoyens pouvaient se rassembler afin de débattre leurs intérêts ; les sociétés modernes gouvernées par des oligarchies n'ont ni forums, ni enceintes, ni locaux d'aucune sorte pour les grandes assemblées populaires. Les Parlements bourgeois siègent dans des hémicycles clos où tiendraient à peine un millier de personnes. Car ceux qui font bâtir des palais et des édifices publics, les dirigeants du vieux monde, n'ont jamais songé à consulter les foules, n'ont jamais prévu qu'elles pourraient vouloir parler, agir. Ils ont bâti des églises, des casernes et des bourses ; mais ce n'est que dans quelques anciennes Maisons du Peuple construites au cours des dernières décades qu'il y a de vastes salles de réunions publiques. De même que chassée du Palais de Versailles, l'Assemblée Nationale de 1789 dut se réunir dans la salle du Jeu de Paume, c'est dans des manèges, dans des Waux-Halls, dans des salles de fêtes ou de sport que doivent encore se tenir en Europe les meetings ouvriers. En Russie, les théâtres ont, dès les premiers jours de la Révolution, servi à cet usage. C'est au théâtre Alexandrinsky, de Petrograd, que se réunit le pré-Parlement de Kérensky ; maintenant encore, le Soviet de Moscou tient ses séances solennelles au grand Théâtre. Et je me souviens d'une nuit de nouvel an au théâtre Marie (Opéra) de Petrograd, qui fut un bien beau spectacle révolutionnaire.



Ce soir-là, par toutes les rues noires avoisinant la place du théâtre, des groupes innombrables se hâtaient dans la neige vers le théâtre, crûment illuminé et dont les drapeaux rouges avaient de loin des reflets de torches. Pas une lumière dans les rues où l'obscurité était telle que la blancheur même de la neige devenait une indistincte grisaille — comme le ciel opaque, comme les façades mornes... On s'évadait pour une nuit de l'hiver tragique. Car, dans la plupart de ces demeures, il n'y avait, par un froid de 25°, guère de chauffage, presque pas d'éclairage, plus d'eau — les canalisations étant gelées ou rompues — plus de water-closets... Les gens y vivaient des journées de sept ou huit heures de pauvre lumière grise, des nuits de seize à dix-sept heures, nourris de galettes d'avoine, d'infimes rations de pain noir, (la moindre, 3<sup>e</sup> catégorie, était de 50 grammes par jour), de thé-surrogat, à la saccharine, obligés de porter leurs pelisses ou leurs couvertures, s'éclairant parcimonieusement de veilleuses, allant chercher de l'eau et vider les déjections dans les cours des grands immeubles... Le blocus était total ; pas un journal ne parvenait d'Europe. La Finlande armée, menaçait, et marchandait à Londres son interven-

tion — notre égorgement... Une année nouvelle allait s'ouvrir qui serait la troisième de la Révolution : 1920. Les élections au Soviet de Petrograd venant de s'achever, le nouveau Soviet, composé comme l'ancien, d'une immense majorité de communistes, de quelques indifférents dont les communistes avaient toléré l'élection avec indulgence et d'une dizaine de socialistes-révolutionnaires de gauche, devait tenir sa première séance solennelle au théâtre Marie. Les invitations donnaient l'ordre du jour : 1. Elections du Bureau et du Comité Exécutif ; 2. Allocutions de Zinoviev et de Kalinine, — et tout un programme varié de réjouissances : un acte d'une pièce de Gneditch (*Les Déhabristes*), des danses par les artistes du corps de ballet (12 numéros) ; un concert vocal avec la participation de F. I. Chaliapine, l'*Internationale* exécutée à minuit par les chœurs et l'orchestre des théâtres de l'Etat. Et ce programme déjà excellent — quoique peut-être un peu chargé pour une séance du Soviet — s'achevait par une promesse éloquente : « Du thé sera offert à tous les assistants. »

Que nous voilà de suite situés à des milliers de lieues des Parlements solennels, des graves Assemblées d'Etat, de toutes les conventions en usage dans les vieilles sociétés dont l'hypocrisie s'est figée en coutumes sévères ! Il faut être un peuple révolutionnaire, une toute jeune République ouvrière pour défier ainsi le ridicule et mêler aussi hardiment que le fait la vie même, l'œuvre sérieuse, la pensée grave, la résolution et le rire, et le plaisir des yeux, et le bonheur d'une chaude soirée passée en camaraderie !

Le théâtre est bondé. C'est toujours le même public ouvrier, soldat, employé, la même foule simple où les élégances font presque totalement défaut, où les mouchoirs des femmes du peuple, les vestes de cuirs des mobilisés, les manteaux gris de l'armée, les têtes aux cheveux coupés des petites communistes se pressent dans les loges, partout. La loge impériale est peuplée d'ouvrières. Sous les lustres éclatants du théâtre, dont les somptueuses décorations bleu et or sont telles encore qu'au temps où l'aristocratie de l'ancien régime réunissait ici ses princesses, ses grandes dames, ses courtisanes ennoblies par le bon plaisir des grands-ducs, ses financiers, ses ministres et ses ambassadeurs chamarrés, ses jeunes officiers sanglés dans leurs uniformes étincelants, rien ne demeure de ce passé récent. L'évocation de tous ces morts saisit — et l'on comprend que les gens qui sont ici, ces simples, ces rudes, aux mains grossières, aux voix fortes, aux mouvements brusques, aux gros rires, — on comprend que ces gens sont des victorieux... Car les autres sont morts, bien morts. Ceux qui survivent physiquement à la terreur rouge et aux batailles des fronts de la guerre civile ne sont plus, à Paris, à Londres ou à Constantinople, que des parasites à peine tolérés par la réaction...

Une longue table rouge occupe la scène. Zinoviev, Zorine, le vieux paysan Kalinine, président du Comité Exécutif panrusse des Soviets, sont venus s'y asseoir pendant que la foule bat des mains. Debout, elle ovationne longuement Kalinine que voici à la rampe, maigre, presque chétif, avec son dos voûté et sa barbiche de moujik intelligent. — Il va, il vient, il parle maladroitement avec des répétitions, des tournures incorrectes, des lapsus. Ce n'est pas un orateur. C'est un vieux paysan, qui n'a jamais cessé de porter les bottes et la blouse des terriens